

Ma Douce

Texte de Marie Colmont

Ce n'était pas une petite fille qu'on appelait ainsi, c'était une petite chèvre. Une petite chèvre toute jeune, toute propre, blanche comme la neige. Avec juste assez de barbichette au menton pour avoir l'air d'une personne très sage.

Dans tout le village, il n'y avait bête si facile. Tous les enfants montaient sur son dos :

— Hue ! Ma Douce !

Ils lui pinçaient les flancs, lui tiraient les joues, lui arrachaient les poils et elle, la brave, clignait seulement des yeux, tournait un peu là tête, attendait que ce fût fini.

Naturellement, on ne la mènerait jamais à la foire, avait dit le fermier.

Et la fermière qui, pourtant, n'aimait pas les bêtes à la maison, faisant une exception pour celle-là, riait d'entendre le bruit des sabots menus frappant les carreaux de la salle, quand Ma Douce tournait autour de la table en mendiant une croûte de pain roulée dans le sel.

Cela dura, dura, puis un beau jour...

Hélas ! que se passa-t-il ? Est-ce vrai qu'un étranger passant dans le village lui fit brouter dans le creux de sa main du tabac sec tiré de sa poche, et que Ma Douce en éternua trois fois ? En paissant dans la montagne, a-t-elle marché sur une mauvaise bête ? A-t-elle mangé de l'herbe-aux-fous ?

Du jour au lendemain, la voilà qui est devenue endiablée.

On s'en est aperçu d'une manière bien simple : dès qu'un enfant est monté sur son dos, elle qui, d'habitude, ne bougeait pas plus qu'une borne, elle s'est secouée de telle façon que le petit a roulé par terre en se faisant une grosse bosse au front.

— Mais dis donc, la Douce, qu'est-ce qui te prend ? a demandé la fermière, en s'avançant vers elle.

Ma Douce l'a regardée venir, puis elle a pris son élan et, v'lan, d'un grand coup de tête en plein milieu du ventre, elle l'a envoyée s'asseoir à côté du bébé.

— Cette bête est malade, a dit le fermier en voyant ça. Il faut renfermer.

— Ah ! ouiche, cours après, mon pauvre homme !

Une heure, deux heures durant, la poursuite tourna entre les bâtiments. Tout le monde s'y mit : le maître avec sa fourche, les valets avec des bâtons, les chiens avec leurs crocs. Ma Douce, qui semblait avoir cent mille démons dans le corps, passait à travers toutes les attaques, culbutait les gens, tenait tête aux chiens. On la croyait cernée ici : on l'apercevait à l'autre bout de la cour, qui semblait faire la nique aux poursuivants.

— Si je t'attrape !... grondait le fermier, vert de rage.

Il l'attrapa tout de même et la poussa dans un petit réduit sans air et sans lumière, et la battit si fort, pour passer sa colère, que, si Ma Douce n'eut point l'échine rompue ce jour-là, vraiment c'est qu'elle avait les os solides.

Mais, une demi-heure après, elle se promenait dans la cour, ayant brisé, à force de ruades, la porte de sa prison.

Dès lors, une nouvelle vie commença, pour Ma Douce. Elle semblait avoir pris à tâche de rendre fous les gens. Un jour, c'était la lessive qu'elle tirait hors du pré, bourrait dans le fossé ; une autre fois, un bol de crème qu'elle retournait ; elle entraînait dans les jardins et mangeait les salades ; elle défaisait le bord des toits de chaume. Naturellement, à chaque nouveau méfait, elle était battue, et ça ne la rendait pas moins méchante. Mais on l'appelait toujours Ma Douce... Que voulez-vous ? L'habitude...

— Des bêtes comme ça, disaient les vieux, inquiets, faut pas les garder...

Pardi ! Le fermier avait bien essayé de s'en défaire, mais personne n'en voulait. On la connaissait trop dans les pays à la ronde, et quand, d'aventure, un étranger s'en allait par là, on lui disait :

— Au village, là-bas, vous, ferez attention : il y a une chèvre blanche, mon bon monsieur, qui est une bête maudite. Garez-vous d'elle !

Pourtant, le lendemain du jour où Ma Douce entra par effraction chez le garde-champêtre et brouta tout le jasmin qui décorait les murs de la maison, le fermier sentit qu'il fallait prendre une décision.

— Je la mènerai chez le boucher, dit-il ; ça fera une bonne laitière de moins dans mon troupeau, mais il n'y a plus à hésiter. Tant pis !

Il partit donc vers le bourg, tenant Ma Douce en laisse au bout d'une grosse corde.

— M'sieu ! dit une petite voix derrière lui, juste comme il allait sortir du village. S'il vous plaît, M'sieu...

C'était un petit infirme qu'on laissait vivre là, par charité, dans une mesure si vieille qu'on ne savait seulement plus si elle appartenait à quelqu'un. On rappelait Loulou, du seul nom qu'on lui connut, l'ayant trouvé un jour sur le bord de la route : il avait dans le côté un mal étrange auquel les médecins ne comprenaient rien.

— S'il vous plaît, M'sieu, reedit-il d'une voix pleine d'angoisse, qu'est-ce que vous allez faire de la Douce ?

— Je la mène chez le boucher, dit le fermier ; ça fera de la bonne viande, puis-que je ne peux plus la garder.

Le petit ne dit rien d'abord et il lui roula sur les joues deux grosses larmes.

— Elle est si jolie ! soupira-t-il. Elle était si gentille.

— Oui, dit le fermier, en soupirant à son tour.

Ça lui faisait mal au cœur, à cet homme, de mener à la boucherie une bête qui avait été le joujou de ses enfants.

— Moi, je la garderais bien, dit Loulou, enhardi. Elle ne ferait pas grand mal ici, c'est loin de tout...

— Mon pauvre petit ! Elle te tuerait ! Tu n'aurais pas seulement la force de la tenir.

— S'il vous plaît !... dit seulement Loulou avec ses grands yeux pleins de fièvre.

Eh bien ! c'est comme ça, le fermier n'a pas résisté à ces yeux-là ; il est reparti vers sa ferme, laissant Loulou et Ma Douce en tête-à-tête.

Oh ! ça n'a pas traîné ! Ma Douce s'est laissé mener dans le pré et même, elle a regardé avec curiosité Loulou planter un piquet pour y attacher la corde. Alors elle a pris son élan et elle a donné un grand coup de tête dans le côté de Loulou, celui où est le mal, oui, et Loulou est tombé avec un cri sourd.

Il n'a plus bougé, et Ma Douce s'est trouvée si surprise qu'elle s'est approchée à petits pas. Loulou a ouvert les yeux et levé la main. Ma Douce n'a pas reculé et Loulou lui a caressé le menton. C'est bon de ne pas être tout seul quand on souffre tant.

Est-ce que Ma Douce l'a senti ? Bien sûr. Les bêtes comprennent toujours les petits enfants malheureux.

Sa méchanceté est partie du coup ; jamais plus elle n'a donné de coup de pied dans le seau qu'on venait de traire : jamais elle n'a quitté le petit pré de Loulou pour aller vagabonder sur les salades. Ma Douce est redevenue Ma Douce.

Et si je dis que son bon lait a guéri Loulou, me croira-t-on ?